

Orgie et décadence au château

Art Le château de Gaasbeek invite à un parcours artistique décadent, du XIX^e siècle à nos jours.

C'est à un fascinant et troublant voyage qu'invite le château de Gaasbeek, près de Bruxelles. Une exposition comme une pièce de théâtre, comme un cabinet de curiosités qui plonge le visiteur dans la "Divine décadence", titre de cette proposition concoctée avec l'aide de Stef Lernous, le metteur en scène d'"Abattoir fermé".

Toutes les pièces du château sont occultées. Sur le sol, les traces d'une fête : confettis, bouteilles de champagne vides, boîte de caviar et même des sous-vêtements abandonnés. Derrière une porte fermée, on entend encore les bruits de la fête. Le fil conducteur est le célèbre roman de J.K. Huysmans, "A rebours", célébré récemment par Michel Houellebecq dans son livre "Soumission", avec la vie de Jean des Esseintes.

Les décadents de la fin du XIX^e siècle refusaient les conformismes de la bourgeoisie, cherchaient le beau et l'extase, y compris dans le bizarre et dans les fêtes les plus sophistiquées. C'était une réponse au matérialisme ambiant, à l'industrialisation. On voulait

"luxe, calme et volupté" en créant des paradis artificiels et en brisant les tabous.

Charles Baudelaire avec ses "Fleurs du mal" et ses "Paradis artificiels" ont marqué cette décadence.

La troublante marquise Casati

Au fil du parcours dans le château, on retrouve de nombreuses œuvres de Rops, la série d'Odilon Redon sur Baudelaire, un beau Khnopff, un splendide portrait d'une écuyère par Kees Van Dongen.

Le fantôme de Proust et du baron de Charlus rôdent mais surtout celui de la marquise Luisa Casati (1881-1957), l'égérie de Man Ray, de Gabriele d'Annunzio et même encore de John Galliano pour son défilé chez Dior en 1998. Follement décadente et riche, elle se promenait sur les boulevards de Paris en tenant en laisse trois ocelots dont les colliers étaient sertis de diamants. Et elle arborait, en guise d'écharpe, un boa vivant.

Le château de Gaasbeek fut lui-même plongé dans cet esprit de décadence avec l'excentrique marquise Marie Arconati-Visconti (1840-1923) qui y vécut, souvent habillée en vêtements de la Renaissance, ou habillée en homme.

L'expo montre des objets étranges de cette époque comme cette femme au corps de truie ou le chevalier des mers de Craco Arthur.

Notre époque hérite aussi la décadence. A la cuisine

Un parcours très excitant pour s'amuser mais aussi réfléchir à notre décadence actuelle.

du château, on trouve le corps mort et rouge d'un homme destiné à être mangé, tiré du film de Peter Greenaway. Shonibare Yinka évoque la marquise Casati et ses ocelots. On retrouve des œuvres d'Hans Op De Beeck, Berlinde De Bruyckere, Jan Fabre. On expose les photographies décadentes d'Erwin Olaf, celle de Gérard Rancinan montrant une énorme orgie d'aujourd'hui, celles de Marc Lagrange ou de David LaChapelle sur Pamela Anderson. Tandis que les tableaux de Terry Rodgers montrent la fête triste des drogués et partouzards d'aujourd'hui.

Tordu et kitsch

A la salle de bain, les flacons de sang, dans le jardin d'hiver, des animaux exotiques empaillés. On a reconstitué aussi le dîner mauve de Des Esseintes et celui aux ortolans de Mitterrand.

"Le présent me dégoûte et le futur me fait peur", disait la marquise Arconati Visconti.

Durant le parcours, on croise des acteurs bien vivants de la fête cachée. Et au grenier, on découvre tout le travail du peintre italien Roberto Ferri, reprenant les techniques du Caravage appliquées à notre monde tordu et kitsch.

Un parcours très excitant pour s'amuser mais aussi réfléchir à notre décadence actuelle.

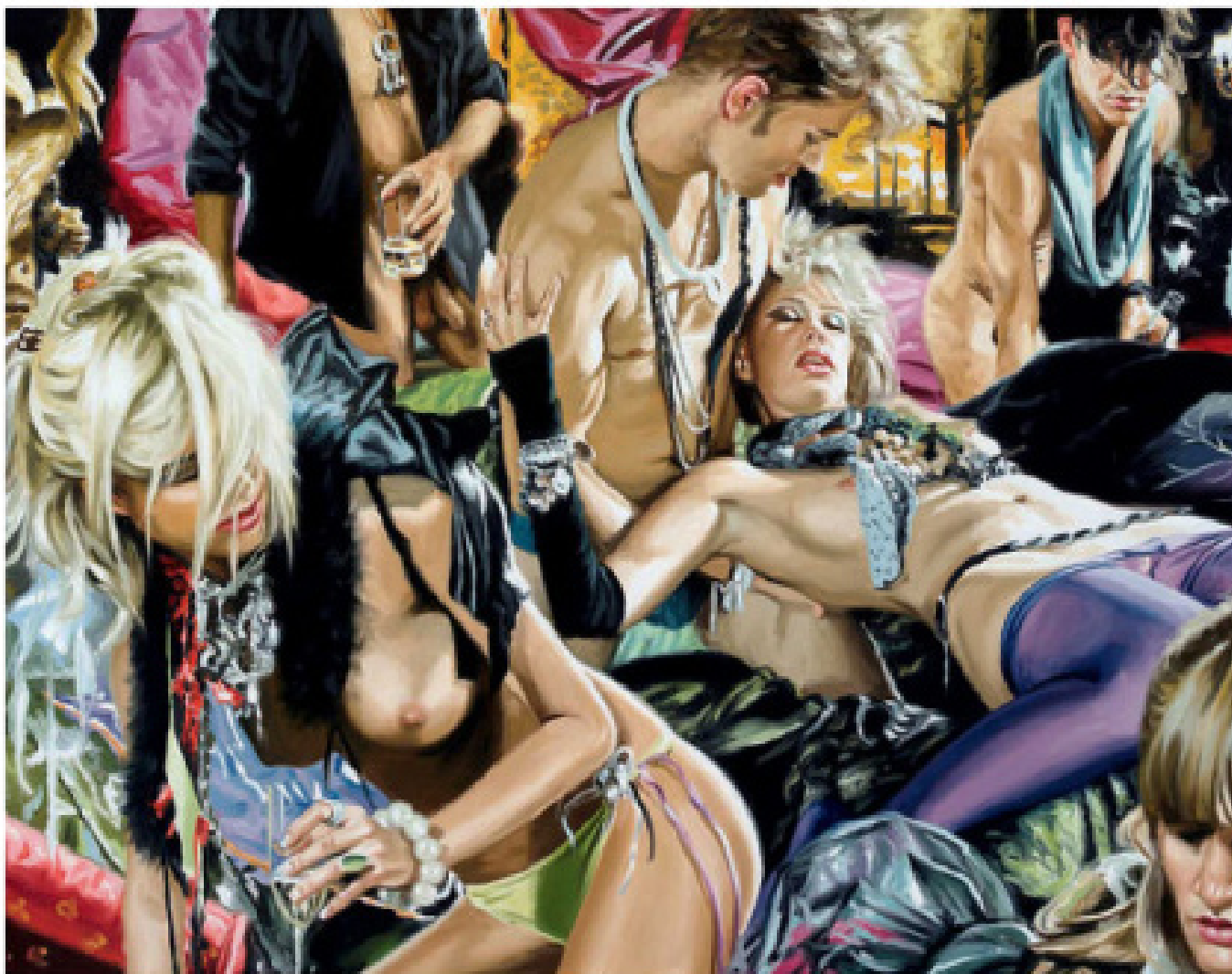
Guy Duplat

→ "Décadence divine", Château de Gansbeek, jusqu'au 26 juin. Tél. : 02 531 01 30. www.kasteelvangansbeek.be. Fermé le lundi.

COURTESY CHÂTEAU DE GARSBEER



Man Ray, "La marquise Luisa Casati", 1935, collection Gérard-Levy, Paris.



COURTESY OF MATHIAS LESTURM

Terry Rodgers, "Lay me down gently", 2011, Huile sur lin, 109 x 140 cm.